

ÉRIC LA BLANCHE

**CONTRE LES
RESPONSABLES
DE L'EFFONDREMENT
ÉCOLOGIQUE**

**PRÉFACE DE
PABLO SERVIGNE**

DELACHAUX
ET NESTLÉ



Colère !

LE LABEL YLIGA

C'est une initiative portée par plusieurs maisons d'édition, qui souhaitent faire de ce label une marque de fabrique et de traçabilité d'ouvrages édités de façon la plus respectueuse possible de l'environnement.

On ne peut pas vous promettre le « zéro déchet » ou le « zéro pollution » mais on vous propose des ouvrages plus éco-responsables. Une nouvelle manière de lire le monde grâce à nous tous, éditeurs, auteurs, imprimeurs, distributeurs, libraires, lecteurs.

Parce que le livre doit servir la planète sans l'abîmer !

- ♦ Des livres qui traitent d'environnement, de bien-être, de « bien-manger », de conscience écologique, sociale et politique, des livres pour les adultes et pour les enfants, des livres qui donnent du sens en plaçant notre planète au cœur de notre quotidien, de notre réflexion.
- ♦ **Moins de papier** : des formats d'ouvrage choisis pour leur très faible gâche de matière.
- ♦ **Un papier certifié** aux normes environnementales FSC et PEFC (des écolabels garantissant une gestion durable des forêts).
- ♦ **Moins de produits chimiques** : utilisation d'encre végétales, absence de vernis et de pelliculage issu de la pétrochimie.
- ♦ **Pas de couverture cartonnée ni de film plastique** protégeant les ouvrages.
- ♦ **Impression simultanée** des couvertures d'ouvrages de même format.
- ♦ **Impression en France** à moins de 500 km de nos entrepôts. Pas d'impression en Asie, pas de transport aérien.
- ♦ **Des process repensés** : suppression des tirages papier pour contrôler les étapes de fabrication avec le photogreveur et l'imprimeur, facturation 100 % numérique, diminution des services de presse papier, une communication essentiellement numérique.

* Yliga, pourquoi ce nom ? C'est le nom, en langue moré, d'un arbre aux vertus médicinales qui vit entre le Sahara et l'Afrique tropicale et qui, comme d'autres essences, a su s'épanouir dans des conditions environnementales difficiles. Il est, pour nous, un symbole de l'adaptation nécessaire et possible, de même qu'un exemple d'exploitation vertueuse des ressources naturelles.



Éric la Blanche

COLÈRE !

*Contre les responsables
de l'effondrement écologique*



DELACHAUX
ET NIESTLÉ



ISBN : 978-2-6030-2818-6

Cet ouvrage ne peut être reproduit, même partiellement
et sous quelque forme que ce soit (photocopie, décalque, microfilm,
duplicateur ou tout autre procédé analogique
ou numérique), sans une autorisation écrite de l'éditeur.
Tous droits d'adaptation, de traduction
et de reproduction réservés pour tous pays.

CHARTE DELACHAUX ET NIESTLÉ

- 
- ❶ L'éditeur nature de référence **depuis 1882.**
 - ❷ Le fonds éditorial le plus complet en langue française
avec **plus de 450 ouvrages** consacrés à la nature et à l'environnement.
 - ❸ Des auteurs **scientifiques et naturalistes reconnus.**
 - ❹ Les **meilleurs illustrateurs naturalistes**, pour la précision et le réalisme.
 - ❺ Des ouvrages spécifiquement adaptés à l'utilisation sur le **terrain.**
 - ❻ Des **contenus actualisés** régulièrement pour relayer les avancées
scientifiques les plus récentes.
 - ❼ Une **démarche éco-responsable** pour la conception et la fabrication
de nos ouvrages.
 - ❽ Une **approche pédagogique** qui sensibilise les plus jeunes à l'écologie.
 - ❾ Une réflexion qui éclaire les **grands débats sur l'environnement**
(biodiversité, changement climatique, écosystèmes).
 - ❿ Une implication aux côtés de tous ceux qui œuvrent en faveur de
la **protection de l'environnement** et de la conservation de la biodiversité.
- RETROUVEZ-NOUS SUR WWW.DELACHAUXETNIESTLE.COM ET SUR FACEBOOK

*J'ai écrit ce livre pour que, dans quelques années,
ma fille ne me crache pas au visage.*

Éric la Blanche

Préface

Usuellement, les émotions désagréables, on les met volontiers sous le tapis (« Arrête de nous embêter avec ça ! »), ou alors on les fustige (« C'est pas objectif ! »), on les moque (« Il a pété un plomb ! »), on les combat (« Ça perturbe la démocratie »), bref, il ne reste plus qu'à les exprimer seul dans sa chambre en criant dans un oreiller, pour ne pas déranger.

Les émotions désagréables, notre société-du-bonheur-obligatoire les a même étiquetées « négatives » ! Du grand n'importe quoi ! La peur, la colère et la tristesse n'ont rien de négatif ! Elles sont belles et dignes, elles nous fondent, elles nous mettent en mouvement, elles nous indiquent simplement qu'un changement de notre environnement est en train de nous affecter. Ce sont des alarmes, des voyants clignotants du tableau de bord. Elles sont primordiales !

Selon les travaux du médecin et professeur en neurosciences António Damásio, les émotions (qui sont des actions) et les sentiments (qui sont des pensées) sont même indispensables à notre raisonnement. Mieux, les émotions pourraient même être à l'origine de la conscience humaine et animale. Carrément. Ce sont elles qui nous guident dans nos choix moraux, avant même que nous en ayons conscience. Il faut donc en prendre soin, apprendre à les respecter, à les écouter, à les aimer, à les accueillir. Si on les met sous

le tapis, elles nous reviennent sous forme de monstres, par derrière et par surprise, ce qui est très désagréable, vous en conviendrez, surtout au niveau social.

Entrer dans le monde des affects, c'est aussi se rendre compte qu'il y en a une incroyable biodiversité. La colère ? Les colères ! Froides, sanguines, aveugles, sacrées, noires... Certaines sont sombres et mènent à la rancœur, la vengeance ou la violence. D'autres sont claires, posent les limites, protègent le clan, expriment un désir de justice. Certaines sont des tempêtes, d'autres sont maîtrisées.

La colère n'est pas synonyme de violence (c'est-à-dire l'usage immodéré de la force), c'est une puissance qui vient de nous, et qu'on ne soupçonnait peut-être même pas. C'est une force qui dit non, qui montre nos limites, et qui nous décuple. Elle est aussi proportionnelle à notre passion pour la justice. Pour certains, c'est un don, pour d'autres un long apprentissage. Mais cette énergie, on peut choisir d'apprendre à s'en servir, à la transformer en ce qu'on veut. Bref, on en a besoin pour changer ce monde.

Ce livre, c'est un grand coup de gueule *sympa*. Celui d'un jeune père qui se rend compte que sa fille va grandir dans un monde de merde, que cette situation est causée par des criminels, et que malgré tout l'amour et la protection qu'il pourra lui donner, elle risque quand même de souffrir.

Les maux d'Éric stimulent notre empathie, car ses mots résonnent en nous. Mais – et c'est fort ! – ça le rend aussi sympathique : malgré sa gorge nouée, il prend le temps de nous expliquer patiemment les causes de son courroux, et d'y glisser des traits d'humour. Chapeau.

En bon journaliste, ce daron torturé s'engage dans une grande enquête psycho-scientifico-politico-émotionnelle, révolté par l'apathie, le déni et la lâcheté de ses pairs (pères ?).

L'autre aspect novateur du livre, c'est qu'il désigne – enfin ! – les coupables, car pour Éric, ne pas les nommer, c'est une manière de diluer les responsabilités pour ne pas agir, et ça, c'est insupportable. Mêlant intelligence pédagogique et cri du cœur, il libère l'énergie du père qui, d'un pas décidé, est prêt à foutre trois claques au mec qui emmerde sa fille.

J'ai eu mal au cœur, j'ai ri, et j'ai compris des trucs. Finalement, ce livre m'a filé la pêche ! Comme une sorte de rejeton d'*Indignez-vous* ! en plus marrant, en moins poli et en plus « vénère ».

Pablo Servigne,

coauteur de *Comment tout peut s'effondrer*
et *Une autre fin du monde est possible*
et cofondateur de la collapsologie
(étude de l'effondrement)

*« L'ignorance est un crime quand elle est le résultat
de l'indifférence pour la Vérité. »*

Anonyme, inspiré par le Nouveau Testament

Avant-propos

*« Les forêts précèdent les hommes,
les déserts les suivent. »*

Attribué à Chateaubriand

Fièvre

La catastrophe écologique est ma meilleure ennemie. Je la connais bien. Je me rappelle la première fois où je l'ai rencontrée au milieu des années 1990. Elle avait la forme d'un entrefilet sur une vague possibilité de réchauffement climatique dans une revue scientifique grand public. Elle n'était alors qu'une maigre hypothèse, une faible probabilité, presque de la science-fiction. Depuis, le réchauffement est devenu réel et a été rejoint par une vaste cohorte de calamités diverses. Tout a été dit sur le magnifique effondrement économique, écologique et civilisationnel qui s'annonce. Les causes de notre déclin ont été analysées, ses conséquences modélisées, des dizaines de milliers de scientifiques sont pendus quotidiennement à la sonnette d'alarme depuis des années. Le réchauffement climatique est l'une de ses causes principales. Quelques degrés supplémentaires, ça n'a l'air de rien, « il fera juste un peu moins froid », se dit-on parfois. Sauf que, pour bien comprendre ce que chaque degré de température fait à la vie sur la planète, ce n'est pas en termes de météorologie qu'il faut réfléchir mais plutôt en termes

médicaux : notre planète est malade, elle a de la fièvre. Si elle était un être humain, elle aurait aujourd'hui déjà plus de 38 °C¹. Et ça continue de monter. Deux degrés de plus et nous aurons 40 °C, ce qui en médecine est considéré comme un risque sérieux. Encore deux autres et la plupart de nos écosystèmes seront morts. Et nous avec. Morts. Pourtant, presque aucun pays au monde n'entreprend le nécessaire pour contrôler réellement la hausse des températures de notre planète ; on fait de grandes annonces, on se paye de mots et on continue la fuite en avant. Quant aux criminels qui contribuent activement et largement à la catastrophe, ces grands dirigeants (politiques, P-DG, actionnaires) qui prennent la décision de ne rien faire ou d'aggraver encore plus les choses, ils ne sont quasiment jamais dénoncés. La plupart sont toujours en place. Tout comme leurs complices, ceux qui œuvrent à nier, cacher ou minimiser le danger aux yeux du grand public.

J'accuse

Ils sont des « effondreurs » et je souhaite qu'un jour ils répondent de leurs actes devant la justice des hommes. Bien sûr, nous sommes *tous*, à diverses échelles, coresponsables de la catastrophe, je l'écris une bonne fois pour toutes. Mais certains d'entre nous le sont tellement qu'il est parfaitement malhonnête de nous mettre dans le même sac : l'actionnaire majoritaire d'une compagnie pétrolière ou le dirigeant d'une grande banque véreuse qui s'enrichissent allègrement en détruisant les équilibres planétaires à coups de millions de tonnes de gaz à effet de serre et se déplacent en jet ne

1. La température moyenne réelle de la surface de la Terre n'est, bien entendu, pas de 38 °C, mais d'environ 15 °C.

portent évidemment pas la même responsabilité que celui qui a besoin de sa voiture pour aller nourrir sa famille. Pourtant, les véritables criminels, ceux qui mènent ces vastes entreprises de destruction, ne sont presque jamais incriminés. Au contraire, nombre de grands médias (qu'ils possèdent parfois) continuent à leur tresser des lauriers. Le sang qu'ils ont déjà sur les mains ne se voit pas encore. Il se verra bientôt. « La plus belle des ruses du Diable est de vous persuader qu'il n'existe pas¹ », écrivait Baudelaire. De les empêcher de nuire. De même, le système est habile à détourner notre attention pour nous laisser croire que personne n'est coupable – ou que tout le monde l'est, c'est pareil. C'est faux : les coupables existent, leurs crimes ont des mobiles, et le temps est venu de nous mettre en colère. De cesser de faire comme s'ils n'existaient pas. De les chercher, de les identifier et de les nommer. Et de les traîner en justice. Ce sera un long et lent travail d'instruction (que je ne ferai pas dans ce livre) et, au début, les têtes coupées, telles celles de l'Hydre de Lerne, repousseront peut-être. Cela signifiera simplement qu'on n'a pas visé assez haut. Il suffira alors de remonter la chaîne des responsabilités jusqu'à trouver celles qui dirigent.

Séquence émotion

Depuis quelques années, je sens monter la colère en moi. « Nous » sommes en train de tout détruire. Comment garder son calme devant tant de criminelle bêtise ? Cette émotion, il y a peu de temps que je m'autorise à la ressentir et à l'exprimer. Il m'a fallu des années pour me relier à elle, pour l'écouter et pour la respecter. Je suis un garçon bien élevé et

1. Charles Baudelaire, « Le Joueur généreux », *Petits Poèmes en prose, ou Le Spleen de Paris*, 1869.

j'ai appris comme tout le monde à dominer, à ravalier, à taire ma colère, quitte à me laisser bouffer de l'intérieur. Pourtant, exprimer correctement une émotion, ça s'apprend. La colère n'est pas qu'un vilain défaut : elle peut être bonne conseillère et elle constitue une formidable sentinelle des injustices. Aujourd'hui, elle me met en mouvement (« émotion », du latin *emovere*, « mettre en mouvement »). Elle me donne de la force. J'espère qu'elle en donnera autant à toutes celles et ceux qui n'ont pas été anesthésiés et sont encore capables de ressentir quelque chose.

Je souffre. Il y a quelque temps, j'ai su que j'allais devenir père. Cette heureuse nouvelle m'a empli de joie mais aussi de rage et de douleur. J'ai heureusement décidé de passer ces dernières dans l'écriture de ce livre plutôt que sur ceux que j'aime. Depuis, ma fille est née, elle me ravit et, heureusement, elle ne sait pas ce qui l'attend.

Effondrement, mon amour

Lorsque j'ai pris conscience que quelque chose clochait – ou, plutôt, que quelque chose risquait de clocher – dans les années 1990, donc, rien ne pressait. Je me demande aujourd'hui s'il n'était pas déjà trop tard, à l'époque, pour inverser le cours des choses, mais c'est un autre sujet. Je me souviens d'avoir perçu alors¹, confusément, que si le réchauffement climatique était réel, alors l'Humanité serait en danger mortel. Dans les années qui suivirent, il n'y eut pas beaucoup d'informations supplémentaires, et ce ne fut qu'au

1. J'ai appris bien plus tard qu'un réchauffement était craint depuis la fin des années 1970. Voir Nathaniel Rich, *Perdre la Terre. Une histoire de notre temps*, 2019, trad. de l'anglais (États-Unis) par David Fauquemberg, Paris, Seuil, coll. « Points. Terre », 2020.

début des années 2000 que l'on commença à entendre parler vraiment de réchauffement. Grâce à ma camarade en écologie et compagne de l'époque, Laure Noualhat, qui était journaliste au service Terre du journal *Libération*, nous fûmes bientôt aux premières loges pour voir la catastrophe arriver distinctement. Les informations se précisaient. D'abord, il y eut l'étonnement, la curiosité et le doute. Un risque de cataclysme planétaire, vraiment ? Comme dans les films hollywoodiens ? J'avoue qu'au début, nous ressentions une sorte d'excitation morbide, de celles qu'on éprouve devant les films catastrophe, lorsqu'on sait que, de toute façon, tout va bien finir ! Las, ce n'était pas du cinéma, ça ne finirait pas bien et, malheur ! le réchauffement se confirma peu à peu.

Rendez-vous dans dix ans

Surtout, le réchauffement n'était pas seul : avec lui déferlèrent bientôt des vagues de sales nouvelles sur l'énergie, l'eau, les forêts, la raréfaction des ressources, la pollution, la biodiversité, les océans, le plastique... et bien sûr, la démographie. L'horreur du tableau se révéla, progressivement, par petites touches. Et nous passâmes de la stupeur à l'inquiétude, de la passivité à l'engagement, de la complaisance à l'autocritique, de la consommation aveugle à la remise en cause de nos comportements puis au changement, doucement. Nous étions alors au milieu des années 2000. Suivirent la crainte, l'espoir, la panique, la dépression, le deuil, la nette augmentation de ma consommation de bière et le cynisme, parfois, tandis que le pire se confirmait dans un silence assourdissant. De ces années, je n'oublierai jamais les moqueries et les sourires condescendants des ignorants. La modération volontaire de nos comportements de consommation resta une exception au lieu de devenir la règle. Nous

étions seuls. Je vis les VUS (véhicules utilitaires sport, en français) inutiles envahir les rues des villes, le transport aérien *low cost* exploser, le *black friday* s'imposer, les écologistes se déchirer, l'empreinte carbone de l'Humanité s'envoler avec la demande mondiale d'énergie, et les inégalités se creuser. La Chine, l'Inde se mirent à consommer, l'Afrique à préparer son explosion démographique. Et pourtant, toutes les informations étaient disponibles. Dix années furent perdues, qui scellent aujourd'hui notre destin.

Qu'est-ce que vous ne comprenez pas, exactement ?

J'ai cherché longtemps à comprendre pourquoi si peu d'entre nous se posaient des questions, bonnes ou mauvaises, se mettaient en mouvement, changeaient leur comportement, réduisaient leurs besoins, interpellaient les pouvoirs publics, s'intéressaient à l'écologie. Pourquoi ne nous prenait-on pas au sérieux ? Notre position – celle d'un assureur qui tente d'évaluer et de prévenir des risques – n'avait pourtant rien de particulièrement *punk*. Étions-nous fous ? Nous étions au début des années 2010 et je ne comprenais pas. Je me demandais pourquoi les politiques n'agissaient pas, pourquoi la sonnette d'alarme médiatique restait globalement muette, pourquoi les scientifiques n'étaient pas plus écoutés, et pourquoi personne n'osait accuser les responsables de la catastrophe : les premiers bénéficiaires de notre système économique complètement ivre de croissance et d'énergies fossiles ; les actionnaires de cette fabuleuse civilisation techno- et thermo-industrielle capitaliste libérale qui ne nous a tirés du Moyen Âge que pour nous renvoyer à la barbarie, si ce n'est au néant. Pourquoi presque personne ne se mettait-il en colère ? Mais, comme beaucoup, je me suis bêtement laissé convaincre

que la colère était un vilain défaut, qu'il ne servait à rien de chercher des coupables, que tout le monde était *un peu* responsable et que le crime ne profitait à personne en particulier. Ben voyons ! Laure et moi avons inventé le personnage déjanté de Bridget Kyoto¹, précurseure tragi-comique de la collapsologie (étude scientifique de l'effondrement), pour réaliser quelques dizaines de vidéos humoristiques et tenter de secouer les consciences en crachant notre dépit. Mais notre « œuvre », si elle a positivement impressionné le cercle réduit de nos collègues écologistes, n'a pas durablement marqué le grand public (auquel elle était pourtant destinée). Sans doute étions-nous trop... avant-gardistes ! Je suis devenu journaliste d'environnement pour reporter ce que je voyais et que d'autres semblaient ne pas voir. Puis nous nous sommes séparés et sommes restés amis, comme reliés par le sentiment aigu de la catastrophe, cette sorte de « secret » qui n'aurait jamais dû en être un.

Cherche encore

Pour comprendre quelles étaient nos œillères, j'ai étudié les méandres du cerveau, potassé les biais cognitifs, ces « défauts de conception » de notre esprit qui nous empêchent de voir la réalité en face et qui font que nous ne percevons pas la catastrophe comme mortelle. J'ai même fini par écrire un livre dessus². Je nous ai cherché des excuses psychologiques, économiques, sociologiques, historiques, mais, au final, je n'ai

1. Bridget Kyoto, par Laure Noualhat et Éric la Blanche : [Youtube.fr/bridgetkyoto](https://www.youtube.fr/bridgetkyoto)

2. Éric la Blanche, dessins de Pascal Gros, *Pourquoi votre cerveau n'en fait qu'à sa tête. Connaître les biais cognitifs pour mieux les déjouer !*, Paris, First, 2020.

jamais vraiment mieux compris, je l'avoue, pourquoi nous ne faisons rien, ou si peu, imbéciles que nous sommes ! Pourquoi n'arrivions-nous pas, collectivement, à nous déconditionner de nos idéologies du « toujours plus » ou du « après moi le déluge » devenues mortelles ? Pourquoi continuions-nous joyeusement, et malgré tout ce que nous savions – et que jamais personne n'avait su avant nous – à bousiller définitivement notre belle, unique et triste planète ? Mes notes de bar ont continué d'augmenter, ma solastalgie¹ avec. La solastalgie, vous savez, c'est l'écoanxiété, cette sorte de nostalgie écologique qui vous prend quand vous voyez enfin les choses en face et que vous vous rappelez les coins de nature que vous aimiez et qui ont été irrémédiablement saccagés². Je me suis convaincu, alors, avec d'autres, qu'il fallait inventer de nouveaux imaginaires.

J'ai rêvé d'un autre monde

En effet, pour que les choses évoluent, peut-être fallait-il que nous changions notre façon de nous adresser au public. Pour l'intéresser, ne devons-nous pas lui décrire de nouveaux horizons, des futurs souhaitables, susciter son enthousiasme ? Au lieu de tout critiquer, ne fallait-il pas proposer un monde de rechange pour remplacer l'ancien, inventer et promouvoir de nouvelles manières de vivre tournées vers

1. Le mot « solastalgie » (du latin *solari*, *solacium*, « consolation », « réconfort », et du suffixe grec *-algia*, « relatif à la douleur ») est un néologisme inventé par le philosophe australien de l'environnement Glenn Albrecht ; il définit une forme de souffrance psychique causée par les changements environnementaux.

2. Voir Laure Noualhat, *Comment rester écolo sans finir dépressif*, Paris, Tana, 2020.

la sobriété heureuse¹ et appuyées sur de nouveaux récits non anxiogènes ? L'idée de prendre l'imaginaire des gens par la main (« pour l'emmener vers demain² ») ne m'enchantait guère, mais la démarche n'était pas idiote et je l'adoptai, faute de mieux. Des écologistes plus calés que moi m'expliquèrent que, pour réveiller les consciences, parler à l'intellect ne suffisait pas, qu'il fallait s'appuyer sur les émo-tions (sauf la colère, parce que c'est mal). Et qu'il était inutile de chercher à accuser quiconque (parce que « ça fout la mauvaise ambiance »). Tout cela était bel et bon : « Sois le changement que tu veux voir dans le monde », me répétais-je chaque matin, comme Gandhi. Las ! Je n'oubliais pas qu'au-delà d'un nécessaire travail sur moi-même, j'aurais beau faire toutes les autocritiques, ça n'empêcherait pas les industriels de continuer à puiser dans le trésor maléfique des quantités faramineuses d'énergies fossiles encore disponibles³, le charbon, bien sûr, mais surtout la « merde du Diable⁴ », ainsi qu'on surnomme parfois le pétrole. Je n'oubliais pas non plus que ceux qui l'exploitent disposaient de moyens considérables pour nous dissuader d'intervenir. Nous étions dans la seconde moitié de la décennie 2010 et c'est à ce moment-là que ma compagne, Camille,

1. Voir Pierre Rabhi, *Vers la sobriété heureuse*, Arles, Actes Sud, coll. « Babel », 2013.

2. Yves Duteil, « Prendre un enfant », chanson de l'album *Yves Duteil*, Pathé-Marconi, 1977.

3. Au rythme de consommation actuel, les réserves connues de charbon pourraient durer 132 ans tandis que les réserves de pétrole et de gaz naturel s'épuiseraient respectivement en 50 ans et 51 ans, selon une étude de BP, *BP Statistical Review of World Energy*, 2019 (en ligne).

4. Selon Juan Pablo Pérez Alfonzo, homme politique vénézuélien et l'un des pères fondateurs de l'Opep en 1960.

et moi (enfin, surtout elle) avons eu l'idée saugrenue d'avoir un enfant. Et c'est là que ma colère, trop longtemps étouffée, est sortie.

Le côté obscur

Je n'y avais jamais vraiment prêté attention auparavant mais, dans mon entourage, parmi mes collègues, amis et connaissances, soucieux d'écologie et informés de la gravité de la situation, personne n'était en colère. Je veux dire *vraiment* en colère. Il y avait de la tristesse, de l'incompréhension, du désespoir, de la peur, de l'angoisse, mais nul ne semblait en colère et je ne comprenais pas pourquoi. N'y avait-il pas, dans la catastrophe écologique, quelque chose qui méritait qu'on s'énerve un peu ? Pourquoi, dans notre pays, champion toutes catégories du mécontentement avec ou sans gilet jaune, tout le monde gueulait-il en permanence... sauf contre le plus grave ? Merde ! Étais-je le seul écolo à ressentir la furieuse envie de talocher le présentateur du journal télévisé, d'assassiner (verbalement) les présidents de la République, de coller tout le monde en taule ou d'aller tout casser à Davos ? Et pourquoi, même chez les écolos militants, à part dans quelques rares organisations, tout le monde semblait-il si... cool ? Pourquoi personne n'était-il en colère, bon sang ? S'agirait-il d'une émotion honteuse ? D'un sentiment trop fruste pour les nerfs délicats et trop bien élevés de mes homologues « zécolos » ? Chez eux, la colère semblait diffuse, à peine piquante, il y en avait quelques pincées, par-ci, par-là, et c'est tout. Elle semblait abstraite, neutre et sans objet : une colère qui ne voulait engueuler personne à part la fatalité ou le mauvais sort. Elle collait parfaitement avec l'idée d'une crise sans coupables identifiés, d'une catastrophe « *light* » et sans méchants. À part nous-mêmes, évidemment.

Ira humanum est

Je veux réhabiliter cette émotion : ma colère est juste, argumentée, humaniste. C'est une sainte colère. Elle est le signe que je suis en vie, que je suis libre et que mon cerveau fonctionne. Il faut gueuler. Je dois gueuler. Nous devons gueuler. Et agir. Désobéir. Question de dignité. Gueuler contre ce système économique délirant qui détruit tout sur son passage, les droits sociaux comme la Nature, mais aussi agonir les salauds qui le dirigent et continuent sciemment à bousiller la planète pour se remplir les poches en espérant on ne sait quelle issue égoïste ; dénoncer leurs complices, volontaires ou non, ces politiques bouchés ou corrompus par les *lobbies* qui ne font rien pour les en empêcher ; accuser les médias stupides ou vendus qui continuent à édulcorer la vérité ou tentent de nous faire croire que nous, les sans-grades, sommes les seuls responsables ; beugler contre les écologistes qui se tirent dans les pattes au lieu de s'unir, brailler contre ces penseurs qui n'ont d'intellectuelle que leur paresse, pester contre les publicitaires qui collaborent joyeusement à la catastrophe en nous manipulant, fulminer contre tous ceux qui, par lâcheté ou par confort, refusent de réfléchir, tempêter contre mes frères humains qui se laissent mener à l'abattoir sans réagir et, bien sûr, tonitruer contre moi-même et ma fâcheuse tendance à donner aux autres des leçons que je ne respecte pas toujours.

Coronananère

La dette liée à la crise du Coronavirus vous semble lourde ? Alors lisez plutôt : selon une étude de 2020 menée par une équipe de chercheurs chinois, américains et suédois

et parue dans la prestigieuse revue *Nature*¹, ne rien faire contre le réchauffement climatique risque de coûter à l'économie des vingt pays les plus riches² l'équivalent de ce que la crise sanitaire a coûté chaque année... pendant *cent* ans ! Soit, sortez les calembours, entre deux mille et dix mille milliards de dollars *par an* ! Autant vous dire que, dans quelques années, la crise économique de 2020 apparaîtra comme une gentille séance d'échauffement. Une mégacrise économique avec sa cohorte de malheurs, et ceci *chaque année*, qui n'en veut ? Les chercheurs de l'étude précisent également que la lutte, sérieuse et coordonnée, contre le réchauffement coûterait environ *cent fois* moins cher, soit entre 0,2 % et 2 % du produit national brut (PNB), aux pays du groupe des 20³ (G20). Avons-nous perdu la tête ?

Y a un truc ?

Mais avant de gueuler, il faut comprendre. Revenir quelques années en arrière. Comprendre pourquoi tout est encore bloqué, malgré la fessée donnée par la Covid-19 ; pourquoi c'est si difficile ; pourquoi nous nous trouvons, encore aujourd'hui, tant d'excuses stupides. Parce que s'indigner pour s'indigner, ça ne sert à rien. Alors j'ai cherché à comprendre – et je cherche encore – et à relier tout ce que mes années de curiosité, d'étude et d'enquête comme

1. Yi-Ming Wei, Rong Han, Ce Wang *et al.*, « Self-preservation strategy for approaching global warming targets in the post-Paris Agreement era », *Nature Communications*, 11, 1624, 2020.

2. Ces vingt pays émettent environ 80 % des gaz à effet de serre dans le monde.

3. Groupe composé de dix-neuf pays et de l'Union européenne dont les ministres, les chefs des banques centrales et les chefs d'État se réunissent annuellement.

journaliste d'environnement m'ont appris sur les raisons de notre inaction collective : pourquoi rien n'a-t-il été fait qui soit à la hauteur de la déferlante qui va nous tomber sur la poire ? Qu'est-ce qui bloque ? *Qui* bloque ? Pourquoi les « effondreurs » sont-ils toujours là, goguenards, fermement en place, à tenter de nous vendre les mêmes salades ? Pourquoi les protège-t-on ? Pourquoi a-t-on choisi de ne pas leur taper dessus mais plutôt d'incriminer ceux d'en bas, nous, les gens ? Et pourquoi a-t-on décidé de présenter la vérité de façon édulcorée à l'opinion publique ? Pourquoi ne nous prévient-on pas clairement que, si nous voulons nous en sortir, il va peut-être falloir nous rationner drastiquement et diviser notre empreinte carbone (c'est-à-dire, grosso modo, notre pouvoir d'achat) par... cinq ? Mais surtout : comment pouvons-nous espérer avancer sans déboulonner les « effondreurs » ? Croyons-nous vraiment que ces sinistres incapables, qui n'ont jamais pris la mesure mortelle du problème, vont nous aider à le résoudre ? Quel genre de naïfs sommes-nous pour laisser les commandes à des arrivistes inconséquents, à des fanatiques encravatés, ou à de froids criminels abrutis par l'argent qui, au nom du profit et malgré les années et l'amoncellement d'études scientifiques, n'ont rien vu, rien compris, rien appris ?

Indignez-vous !

Lorsque le petit pamphlet ainsi titré, écrit par le grand résistant Stéphane Hessel, a paru en 2010, personne ne pensait qu'il s'en vendrait bientôt des millions d'exemplaires et que partout à travers le monde, des mouvements populaires, dont celui des Indignados espagnols, se réclameraient de lui. L'ouvrage défendait l'idée que l'indignation est le ferment de l'« esprit de résistance » qui présida à la rédaction

du programme du Conseil national de la Résistance (CNR), intitulé *Les Jours heureux* et auquel le président Macron fit malignement allusion lors de son allocution « de déconfinement » du 13 avril 2020. C'est sur la base de ce programme qu'avaient été mis en place en France, après la Seconde Guerre mondiale, le suffrage vraiment universel, la Sécurité sociale, la déconcentration de la presse (reconcentrée depuis) ou les nationalisations (reprivatisées depuis). Le livre de Stéphane Hessel appelait également à l'indignation, à l'engagement et à la lutte contre, entre autres, l'écart grandissant entre les très riches et les autres, la dégradation de l'état de la planète, la course au « toujours plus » ou la dictature des marchés financiers. Rien n'a réellement changé depuis, et le livre que vous tenez entre les mains ne propose pas autre chose. Je n'ignore pas ce qu'il doit à l'essai de Stéphane Hessel. Le problème, c'est que pour s'indigner, il faut non seulement de bonnes raisons de le faire – les nôtres sont excellentes –, mais également avoir conservé intactes nos capacités à éprouver des émotions. Or, sommes-nous seulement capables de nous indigner ? Ou sommes-nous devenus un vaste troupeau de consommateurs résignés, émoussés par la société de consommation et incapables de ressentir ce que la dignité exige ?

Une bonne colère

« Vive la colère ! » La colère est juste quand elle est fille de l'injustice et mère de l'action. Quand elle vise à sauvegarder la dignité. Quand elle est maîtrisée sans être étouffée. C'est une émotion vitale et je l'accueille avec gratitude. Je sais qu'on m'a inculqué, comme à nous tous, qu'il fallait la dompter, la réprimer. La mépriser. Nous avons appris à la boucler. Et jamais on ne nous a enseigné que la colère

pouvait être légitime. Était-ce une façon de nous rendre inoffensifs ? Non ! La colère n'est pas toujours mauvaise, la colère n'est pas la violence. Ne confondons jamais. J'espère que la colère froide et pacifique qui irrigue ce livre en réveillera d'autres, justes et constructives, pour donner du cœur aux changements immédiats que la situation exige. La quatorzième édition du rapport annuel sur l'Indice mondial de la paix révèle que les troubles civils dans le monde ont doublé en dix ans¹. Ce n'est pas un hasard. Si rien n'est fait, d'autres colères se déclencheront bientôt : celles, immenses, brutales et désespérées, des masses planétaires, lorsqu'elles réaliseront qu'on les a sacrifiées au bénéfice exclusif d'une petite oligarchie de richissimes salopards et qu'elles n'ont malheureusement plus rien à attendre du futur.

1. Institute for Economics & Peace (IEP), *Global Peace Index 2020. Measuring Peace in a Complex World*, Sydney, juin 2020 (en ligne).

- SERVIGNE, Pablo, STEVENS, Raphaël, CHAPPELLE, Gauthier, *Une autre fin du monde est possible*, Paris, Seuil, coll. « Anthropocène », 2018.
- SINAÏ, Agnès (dir.), *Penser la décroissance. Politiques de l'Anthropocène*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, coll. « Nouveaux Débats », 2013.
- SUTTER, Pierre-Éric, STEFFAN, Loïc, *N'ayez pas peur du collapse !*, Paris, Desclée de Brouwers, 2020.
- TODD, Emmanuel, *Les Luttes de classes en France au XXI^e siècle*, Paris, Seuil, coll. « Sciences humaines », 2020.
- VALANTIN, Jean-Michel, *Géopolitique d'une planète dérégulée. Le choc de l'Anthropocène*, Paris, Seuil, coll. « Anthropocène », 2017.
- VARGAS, Fred, *L'Humanité en péril. Virons de bord, toute !*, Paris, Flammarion, 2019.
- VEBLEN, Thorstein, *Théorie de la classe de loisir*, 1899, trad. de l'anglais (États-Unis) par Louis Évrard, préface de Raymond Aron, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 1970.
- VIVERET, Patrick, HULOT, Nicolas, MORIN, Edgar, *Vivement le monde avenir*, La Compagnie des Philosophes, 2015.
- WOOD, Lesley J., *Mater la meute. La militarisation de la gestion policière des manifestations*, 2014, trad. de l'anglais par Éric Dupont, Montréal (Québec), Lux, coll. « Futur proche », 2015.
- WOSNITZA, Julien, *Pourquoi tout va s'effondrer*, Paris, Les Liens qui libèrent, 2018.